

Émile Durkheim (1910)

“ Le problème sociologique de la connaissance. ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Émile Durkheim (1897)

“ Le problème sociologique de la connaissance ”

Une édition électronique réalisée à partir d'un texte d'Émile Durkheim (1910), « *Le problème sociologique de la connaissance.* » Texte extrait de la revue *Année sociologique*, 1910, 11, pp. 42 à 45. Texte reproduit in *Émile Durkheim, Textes. 1. Éléments de théorie sociale*, pp. 190 à 194. Paris: Éditions de Minuit, 1975, 512 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter, 8.5'' x 11'')

Édition complétée le 29 septembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



“ Le problème sociologique de la connaissance ”

par Émile Durkheim (1910)

Texte extrait de la revue l'*Année sociologique*, 1910, 11. Texte reproduit in *Émile Durkheim, Textes. 1. Éléments de théorie sociale*, pp. 190 à 194. Paris: Éditions de Minuit, 1975, 512 pages. Collection: Le sens commun.

Cet article est, sans doute, bien général et bien bref¹. Nous croyons pourtant devoir en présenter une analyse, d'abord parce qu'il est intéressant, et aussi parce qu'il va nous permettre d'indiquer dans quels termes doit, suivant nous, se poser le problème.

M. Jérusalem part des mêmes principes dont nous nous inspirons ici. Il admet que la société est la source d'une vie originale, *sui generis*, qui se surajoute à celle de l'individu et la transforme. Or, ce pouvoir créateur n'est pas moins efficace sur l'intelligence que sur le sentiment et la volonté.

¹ Jérusalem, Wilhelm, « Soziologie des Erkennens ». *Die Zukunft*, 1909.

C'est sur les représentations religieuses que se fait le mieux sentir cette influence de la société. Toutes ces conceptions d'âmes, d'esprits, de démons, de forces mystérieuses dispersées à travers la nature seraient restées à l'état de fantaisies sans consistance et sans durée, elles n'auraient, par suite, joué aucun rôle dans l'histoire de la pensée, si elles n'avaient été rien autre chose que des rêveries purement individuelles. Mais les hommes se sont communiqué leurs idées et leurs sentiments et, constatant leur accord, se sont mutuellement confirmés dans leurs convictions. En devenant collectives, les impressions se sont fixées, consolidées, cristallisées. C'est cette opération que l'auteur appelle une « condensation sociale » *eine soziale Verdichtung*. Voilà ce qui a donné au monde imaginaire où se meut la pensée religieuse toutes les apparences de la réalité.

Notre représentation empirique de l'univers ne s'est pas formée d'une autre manière et a le même caractère. La notion que nous nous faisons d'une chose - tant que cette notion n'est pas construite d'après des procédés rigoureusement scientifiques - est d'ordre essentiellement pratique ; elle exprime avant tout les réactions motrices que cette chose provoque de notre part, suivant la façon dont elle affecte nos tendances vitales. Aussi deux choses qui déterminent des réactions similaires sont-elles tout naturellement rapprochées par l'esprit ; elles « tombent sous un même concept ». Or, chacun de nous voit comment les autres réagissent en face des objets qui se présentent dans l'expérience ; et comme nous nous imitons mutuellement, il tend à se constituer, par voie d'emprunts réciproques, comme un type commun de réaction qui exprime la manière dont la moyenne s'adapte aux choses de son entourage. A ces réactions typiques correspondent des notions qui se trouvent donc être, elles aussi, les produits « d'une condensation sociale ». Le langage, qui est lui-même une institution sociale, achève de consolider les résultats de cette opération.

Mais, à côté du facteur social, il y a le facteur individuel dont M. Jérusalem est loin de nier l'importance. Dans tous les cas dont il vient d'être question, l'individu n'agissait et ne pensait que d'une manière moutonnaire ; il suivait le groupe docilement. Or, il n'en peut être ainsi qu'autant que l'individualité n'est pas développée. Au contraire, à mesure que la personnalité individuelle se dégage de la masse sociale et se fait une physionomie distincte, elle entend aussi penser à sa façon. C'est de là que serait née la pensée scientifique qui, suivant M. Jérusalem, serait la véritable connaissance. jusque-là, on considérait comme vrai ce qui était généralement regardé comme tel ; c'est l'accord des esprits qui était le signe de la vérité. Maintenant, le vrai, c'est ce que l'observation exacte des choses fait apparaître comme objectif. Le sentiment d'individuation est si bien immanent à la science que, si rien ne le contenait, il risquerait de se laisser aller à des excès qui la stériliseraient. Car, pour que les vérités scientifiques soient efficaces, pour qu'elles puissent se traduire en actes, il ne suffit pas qu'elles soient proclamées ; il faut qu'elles soient reconnues comme telles par la collectivité. Si elles étaient niées, elles seraient comme si elles n'étaient pas ; elles resteraient purement spéculatives, sans effet sur la conduite. Il faut donc que le sens social reste présent à la recherche scientifique et l'empêche de dévier. Mais ce n'est pas la science proprement dite qui peut tenir en haleine ce sentiment et contenir les outrances du facteur individuel. C'est l'affaire de la sociologie.

Telle est la thèse. Nous n'avons pas besoin de dire que nous en admettons le principe. Mais nous craignons que la manière dont il est présenté et justifié ne le ruine ou, tout au moins, n'en affaiblisse singulièrement la portée.

En effet, si vraiment le rôle que M. Jérusalem attribue à la société est bien le seul qui lui revienne, il faut dire que son influence sur la vie intellectuelle, grande dans le passé, serait destinée à aller de plus en plus en diminuant. C'est elle qui consoliderait les imaginations mythologiques en dogmes obligatoires, en vérités incontestées. C'est elle qui construirait la représentation vulgaire de la nature. Mais la science ne serait pas de son ressort ; elle serait œuvre individuelle. Nous devrions à la société les notions simples, grossières mêmes, qui nous servent journallement à diriger nos mouvements ; mais elle -ne serait pour rien dans les représentations plus fines qui ont, avant tout, pour objet d'exprimer les choses telles qu'elles sont objectivement, avec toute la complexité de leurs caractères méthodiquement analysés. En définitive, son action ne serait pleinement normale qu'autant qu'elle ne s'exerce que sur la pratique, et elle ne se ferait sentir utilement sur la connaissance qu'autant que celle-ci est mêlée à l'action et lui est subordonnée. Mais dans la mesure où les besoins proprement spéculatifs, cognitifs, deviennent autonomes, c'est par des moyens d'une autre sorte qu'ils demanderaient à être satisfaits. Dès lors, le rôle de la société et de la science des sociétés se bornerait à contenir la tendance antisociale qui est inhérente à la spéculation pure, en rappelant perpétuellement à celle-ci les nécessités de l'action.

Mais, en réalité, la science est chose éminemment sociale, si grande que puisse être la part qu'y prennent les individus. Elle est sociale parce qu'elle est le produit d'une vaste coopération qui s'étend non seulement à tout l'espace, mais à tout le temps. Elle est sociale parce qu'elle suppose des méthodes, des techniques qui sont l'œuvre de la tradition et qui s'imposent au travailleur avec une autorité comparable à celle dont sont investies les règles du droit et de la morale. Ce sont de véritables institutions qui s'appliquent à la pensée, comme les institutions juridiques ou politiques. Font des méthodes obligatoires de l'action. La science est encore chose sociale parce qu'elle met en œuvre des notions qui dominent toute la pensée et où toute la civilisation est comme condensée : ce sont les catégories. Il s'en faut donc que le rôle de la société cesse là où commence le domaine de la pure spéculation ; car la spéculation repose sur des bases sociales.

M. Jérusalem n'aurait pas ainsi exclu la société de la science, s'il ne s'était pas mépris déjà sur la part qu'elle prend dans la genèse des croyances religieuses et de la représentation empirique du monde. S'il fallait l'en croire, elle se serait bornée à fixer, à cristalliser des représentations individuelles. Celles-ci, en devenant collectives, auraient pris plus de force de résistance, plus d'autorité ; mais elles n'auraient pas, pour autant, changé de nature. Si l'intervention sociale n'avait d'autre effet que de fortifier, en les corroborant les unes par les autres, les impressions des individus, elle n'aurait rien eu d'original et de créateur ; elle n'aurait pas suscité des représentations neuves, différentes de celles que l'individu peut élaborer par ses seules forces. Mais, en fait, l'action de la société est autrement importante et profonde. Elle est la source d'une vie intellectuelle *sui generis* qui s'ajoute à celle de l'individu et la métamorphose. La pensée sociale, en effet, a, d'une part, une puissance d'action et de création que ne saurait avoir celle de l'individu, parce qu'elle est due à la collaboration

d'une pluralité d'esprits et à une collaboration qui se poursuit même pendant la suite des générations. D'un autre côté, la société est une réalité nouvelle, qui enrichit notre connaissance par cela seul qu'elle se révèle aux consciences ; et elle s'y révèle par cela seul qu'elle est, car elle ne peut être que si elle est pensée. Et comme elle n'est cependant que la forme la plus haute de la nature, c'est la nature tout entière qui prend d'elle-même une plus haute conscience dans et par la société.

C'est donc dans le mécanisme spécial de la pensée collective et dans les caractères spéciaux de la réalité collective qu'il faut aller chercher la contribution véritable de la société à la formation de nos idées. Mais nous touchons ici à une erreur qui est encore trop répandue et que nous considérons comme la pierre d'achoppement de la sociologie. On croit trop souvent que ce qui est général est social et, inversement, que le type collectif n'est autre chose que le type moyen. Tout au contraire, il y a entre ces deux types une distance immense. La conscience moyenne est médiocre, tant au point de vue intellectuel que moral ; la conscience collective, au contraire, est infiniment riche puisqu'elle est riche de toute la civilisation.

Fin de l'article.